

LA BELLE DEDICACE

Ce n'était qu'un pauvre petit employé tout seul dans la vie, souffreteux et disgracieux garçon qui n'eût rien eu pour lui si une fée ne fût venue, à son berceau, lui faire ce cadeau magnifique: la ferveur.

Certes, la ferveur ne saute pas aux yeux d'autrui, et celui qui la possède n'est pour cela ni plus choyé par la destinée ni plus aimé par les femmes. Un don qui ne se voit pas, qui seulement se sent, risque de laisser isolé l'être humain qui le porte dans son âme. Marcel n'était qu'un pauvre type bien anodin pour les quelques camarades de bureau qui lui disaient bonjour, parce qu'on avait constaté qu'il aimait lire des vers et qu'il en récitait volontiers par cœur.

Cependant, rentré chez lui, après le maigre dîner qu'il faisait tous les soirs dans une désolante crémérie, le petit employé sentait peu à peu s'opérer l'enchantement quotidien. Comme dans un conte bleu, la vie, alors, se transformait. Il avançait une main tremblante vers son modeste bibliothèque, choisissait un livre, et, sous sa lampe, la tête dans ses paumes, il partait pour le pays des rêves.

Les poètes les plus opposés le ravissaient tour à tour. Leconte de Lisle et Verlaine, Victor Hugo et Musset, Hérodote et Coppée, Alfred de Vigny et Marceline Desbordes-Valmore se disputaient son cœur. Les romantiques et les parnassiens avaient sa prédilection. Cependant, il avait récemment découvert, dans une revue, quelques poèmes d'un contemporain qui l'avaient exalté plus que tous ceux de ses chers morts. Et, désormais, le nom de Claude Devidal fut le premier dans son esprit enthousiaste.

Il va sans dire qu'il courut, dès le lendemain de sa trouvaille, chez son petit libraire, afin de se procurer les vers de celui qu'il admirait tant. Hélas! Claude Devidal, dédain ou désenchantement, n'avait publié ses poèmes que dans une édition de haut luxe dont il ne restait que quelques volumes, lesquels se vendaient cinquante francs l'un.

Cinquante francs! Jamais Marcel n'avait tant dépensé d'un coup. A peine si son ingrat labeur de chaque jour suffisait à le nourrir. La tête basse, il revint chez lui. Mais, habitué aux chimères des poètes, il ne tarda pas à se consoler par de beaux songes. Toute la soirée, sans lire, il se plongea dans des imaginations.

On peut, en rêve, se permettre toutes les audaces.

Marcel irait sonner chez Claude Devidal. On lui avait dit que c'était presque un vieillard, et qui vivait en famille, retiré du monde. Il avait trouvé son adresse dans quelque Bottin. Il se vit, un dimanche, dans ses meilleurs habits, se rendant, le cœur battant, chez son grand homme. Il faisait passer sa carte avec un mot. "Je ne suis qu'un pauvre inconnu. Mais je vous admire tant! Laissez-moi vous voir un instant, vous dire tout ce que je veux vous dire..."

Quand il serait en face du poète, après quelques paroles émuës et des regards éloquents, il oserait lui demander...

—Pourquoi? Pourquoi ne me ferait-il pas cadeau de son livre? Cela n'arrive pas tous les jours, même quand on est célèbre, de trouver sur sa route un admirateur comme moi! Je ne suis que Marcel Durand, c'est-à-dire rien du tout. Mais enfin les écrivains n'écrivent pas que pour les gens illustres, et...

Quand il se coucha, sa résolution était prise. Jusqu'au dimanche, il vécut de sa belle illusion. Il ne se doutait pas qu'un personnage connu est le martyr des inconnus, lesquels le harcèlent de lettres, de demandes d'autographes, de photographies, ou d'entrevues, et que, s'il voulait recevoir tous ceux "qui ne veulent l'entretenir que quelques minutes," il y passerait son existence.

Le cabinet de travail de Claude De-

vidal était bien gardé. Les domestiques avaient ordre d'éconduire d'office tous les inconnus. Personne n'était reçu sans présentation. De plus, un secrétaire attentif était chargé de lire les lettres du public, et ne les communiquait que si elles présentaient un intérêt quelconque pour le maître, crible nécessaire à qui veut continuer en paix son œuvre.

Marcel Durand, à la porte de son dieu, se heurta au visage désapprobateur d'un valet excédé.

—Vous avez un mot d'introduction, monsieur?...

—Voici une carte. J'ai écrit quelque chose dessus.

—Inutile, monsieur. M. Devidal ne reçoit jamais les personnes qui ne lui sont pas présentées par des amis...

La porte se referma. Marcel redescendit les escaliers plus lentement qu'il ne les avait montés. Il rentra chez lui gorgé d'humiliation, ne comprenant plus rien à la poésie.

Amèrement, il passa sa soirée avec Victor Hugo. Les morts, eux, n'ont pas de domestiques!

Il lui fallut quinze jours pour digérer sa déception. Au bout de ce temps, il relut les poèmes trouvés dans la revue, s'enthousiasma de nouveau, prit sa plume, et écrivit en soupirant une belle lettre, sans savoir qu'à peine parcourue par le secrétaire agacé, comme tant d'autres elle irait au panier, tout simplement.

Les fantasmagories renaissaient dans sa tête. Avide, il s'informa chaque matin chez la concierge.

—Rien pour moi?

Quand donc viendrait-elle, la réponse, quand donc sera-t-il entre ses mains, le livre que Claude Devidal ne pouvait pas ne pas lui envoyer?

Au bout de trois semaines, il commença de soupçonner ce qu'il ignorait. Il devina le secrétaire. Et, plein de mansuétude, il pardonna.

La célébrité est une espèce de tsarisme. Ses empereurs ne sont pas toujours responsables du mal que font leurs ministres.

Une dernière tentative restait à faire. Marcel commença, péniblement, à économiser. Il se priva de bien des choses pendant plus de deux mois, pour arriver aux cinquante francs qu'il lui fallait.

Un jour, enfin, triomphant, il revint avec son livre, beaucoup trop beau pour sa piètre bibliothèque. La soirée qu'il passa fut enivrante. Il ne se coucha qu'au petit matin.

Dans l'entraînement de son admiration:

—J'irai le porter moi-même. Je ne monterai pas. Je laisserai le volume chez la concierge. Et, cette fois, le secrétaire lui-même sera bien forcé de lire ma lettre au maître. Ils ne peuvent tout de même pas me garder un livre de ce prix-là. Et, quand je reviendrai le prendre, il sera orné d'une dédicace inestimable pour moi. Qui ne serait touché de la lettre que je vais écrire! Dans cette dédicace, il y aura...

Ce fut la soirée des dédicaces. Ces cinquante francs exorbitants qu'il avait pris sur sa nourriture, pauvre bougre besogneux, ils lui seraient rendus en mots admirables.

"Au touchant jeune homme dont l'admiration m'honore, Marcel Durand, pour le remercier d'avoir, en se privant pendant deux mois, acheté ce livre..."

Il y en eut vingt autres, ce soir-là, toutes dans le même esprit. Et, quand arriva le dimanche, ce fut avec un regain de flamme que l'illusionné porta son livre.

...Il avait dit dans sa lettre qu'il repasserait dans huit jours. La concierge mal gracieuse lui remit le livre empaqueté.

—Je ne l'ouvriai qu'une fois rentré!

Emporter ce trésor, cette énigme, avoir le courage d'attendre la belle surprise!...

Les Grandes Couturiers et les Grandes Modistes

C'est en ce moment qu'elles travaillent le plus, la grande couturière et la grande modiste. C'est en ce moment qu'elles créent la mode de l'hiver. Tandis que vous courez sur les grèves, que vous vous délassiez dans les vertes prairies, la grande couturière est à Paris, où elle drape les lourds tissus et les chaudes fourrures. Certains couturiers inventent ainsi jusqu'à trois cents modèles entre le 1er et le 31 juillet. Le 31 juillet tout doit être terminé pour l'exhibition aux commissionnaires étrangers. Alors c'est au tour des mannequins d'avoir chaud. Le défilé des mannequins a lieu en pleine canicule. La grande semaine des mannequins correspond exactement à la grande semaine de Deauville!

Ce n'est pas une petite affaire, vous pouvez m'en croire, que de créer trois cents modèles de robes ou de manteaux et qui aient chacun une ligne, une personnalité, ce qui constitue la marque d'une grande maison de couture.

Je suis allée voir celle que nous appellerons, si vous le voulez bien, Madeleine ou la jolie couturière.

Mlle Madeleine est femme du monde autant que jolie femme. Le temps n'est plus où la grande couturière était une petite minette montée en grade. La couturière moderne est une dame bourgeoise, issue de famille bourgeoise, et qui n'a pas cru déchoir en choisissant ce métier de couturière qu'elle exerce avec intelligence et avec art.

La plupart des grandes couturières de Paris sont de vraies femmes du monde, reçues dans les salons les plus ternés où on leur fait fête pour le charme qu'elles dégagent, pour leur élégance, leur esprit de conversation, leur aimable érudition.

Parfois, il est vrai, la grande couturière est un couturier. Mais alors il y a toujours une couturière derrière le couturier.

D'ailleurs—est-ce un effet du féminisme grandi pendant la guerre?—le couturier, né à la fin du XIXe siècle et contemporain des romans de Paul Bourget, cède en 1921 le pas à la couturière. C'est elle vraiment la souveraine de la Mode.

Je suis donc allée voir Mlle Madeleine, la jolie couturière.

Enfermée dans un salon semblable à une petite salle de théâtre, avec scène surélevée et éclairée par une rampe, Mlle Madeleine voulut bien m'accueillir un court instant.

—Vous permettez que je continue à travailler? me dit-elle.

Travailler, c'était disposer une souple soierie sur le corps d'une jeune fille simplement vêtue d'un court maillot sous lequel sa forme apparaissait nettement. La couturière ressemblait ainsi à un sculpteur.

—Précisément, me dit-elle, j'ai fait de la sculpture avant d'être couturière.

Mme A... B..., elle, était peintre, et peintre de talent; M... V... était bachelier. Toutes les couturières d'aujourd'hui ont

L'autobus bourlinguait à travers les rues endimanchées. Marcel mit au dernier raffinement à monter lentement les marches de son sixième. Mais en arrivant chez lui, ne pouvant plus y tenir, il se jeta sur le paquet, coupa la ficelle, déchira le papier. Une seconde encore, il attendait avant d'ouvrir le volume.

Sur la page de garde, une grande et belle écriture. L'innocent Marcel pouvait-il comprendre qu'en effet sa lettre avait ému, touché, puisqu'on avait signé son livre?

Pâle de consternation, il lut cette belle, cette involontaire ironie, pompeusement inscrite en tête de son bouquin onéreux:

"Offert à monsieur Marcel Durand par Claude Devidal."

Et le paraphe qui suivait, élégant et long, avait, en vérité, la forme cruelle d'une flèche, une flèche qui vole droit au but—en plein cœur.—Lucie Delarue-Mardrus.

au moins leur brevet supérieur...

J'ai quitté la grande couturière pour aller chez la grande modiste. Là aussi, par trente-cinq degrés à l'ombre, on travaillait fiévreusement. Mais là, on travaillait indifféremment le tulle, la paille et la fourrure.

—Ce ne sont donc pas les modèles d'hiver que vous préparez?

—Ce sont les modèles de toutes les saisons. Car, s'il faut des chapeaux d'hiver pour les parisiennes qui dès le mois de septembre voudront se coiffer de fourrure, il nous faut des chapeaux de paille pour les commissionnaires de la République Argentine et de l'Australie, que nous attendons en ce même mois de septembre, et qui viennent, eux, acheter leurs modèles d'été...

Vous savez que notre hiver correspond là-bas à leur été. Les belles Australiennes ont d'ailleurs, en mode, la même conception que les Parisiennes, qui bouleversent les saisons et se coiffent de velours en pleine canicule!

Mme J... B... s'exprime avec une fine ironie. C'est une gracieuse jeune femme d'une parfaite éducation. Tandis que nous causons, elle continue à "croquer," sur la jolie tête blonde d'une de ses employées, une forme en laiton.

—Tout le secret de la modiste, me dit-elle, consiste à bien équilibrer la forme sur la tête. Un chapeau bien construit peut modifier jusqu'à l'architecture du visage. Tous les visages ne sont pas sur le même plan. Il y a des fronts fuyants et des fronts droits, des nez courts et des nez longs...

Je ne suis pas étonnée d'apprendre que Mme J... B... a étudié elle aussi la sculpture et même fait un peu d'architecture.

Je ne m'étonne plus de rien; et je ne suis pas surprise que la plupart de nos grandes modistes soient d'excellentes aquarellistes.

Elles ont raison. Modistes et couturières ne seront jamais trop artistes, car il faut beaucoup d'art, beaucoup d'intelligence, beaucoup d'érudition pour créer la mode.

Grâce à elles, la mode française s'est imposée au monde entier. On discute parfois nos idées, on ne discute pas notre mode.

De mes visites dans ce monde de la couture et de la mode, j'ai encore rapporté une curieuse constatation.

Les grandes couturières, les grandes modistes sont soucieuses de l'opinion que se feront de nos modes actuelles nos descendants. L'une d'elles, qui venait de visiter l'Exposition du Romantisme au Musée Victor-Hugo, m'a dit ce joli mot.

—Je voudrais que dans cent ans on pût s'extasier devant nos modes d'aujourd'hui, comme je me suis extasiée devant celles de 1830!

On s'extasiera, n'en doutez pas, mesdames. Notre siècle aussi aura son parfum; et c'est vous, belles couturières et gentilles modistes, qui aurez contribué à le distiller.

LOUISE FAURE-FAVIER.

LES VIEUX VAISSEAUX

Je regrette les vieux vaisseaux dont la

voilure,
Large et lourde, pendait du faite au pied des mâts,
Et leurs pesants rouleaux de toile dont l'amas

Faisait fléchir l'antenne à l'immense envergure.

La marche du meilleur navire était peu sûre:

On dépendait du temps, des saisons, des climats;

On restait immobile au jour des calmes plats

Et parfois on errait longtemps à l'aventure.

Mais ils étaient si fiers, les fins voiliers, si beaux,

Quand leurs voiles claquaient comme de grands drapeaux,

Puis s'enflaient tout d'un coup, souveraines et rondes!

L'ombre autour d'eux tombait en long plis sur les eaux,

Et les voiles semblaient, dans leurs courbes profondes,

Porter en soupirant l'espoir de nouveaux mondes!